

**Zeitschrift:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Herausgeber:** Revue de Théologie et de Philosophie  
**Band:** 10 (1960)  
**Heft:** 1

**Buchbesprechung:** Bibliographie

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

---

## BIBLIOGRAPHIE

---

E. O. JAMES : *La religion préhistorique, paléolithique-mésolithique-néolithique*. Préface de R. Lantier, traduction de S. M. Guillemin. Paris, Payot, 1959, 316 p. Bibliothèque historique.

Dans son avant-propos, l'auteur reconnaît avoir eu quelque peine à fixer exactement le *terminus ad quem* de la préhistoire. En fait, il étend son enquête jusqu'à y inclure la forme archaïque des religions classiques, sans tenir compte de la date où l'écriture fait son apparition dans les cultures considérées. L'avantage de ce système est double. D'une part le lecteur échappe par ce moyen à l'illusion qu'il existe entre préhistoire et histoire une sorte de cloison étanche, d'autre part l'auteur s'accorde des perspectives plus longues et plus achevées selon lesquelles interpréter les trop fragmentaires données de la plus haute antiquité. — La matière est répartie sous trois chefs : la mort et ce qui s'y rapporte, la fécondité, soit le mystère de la naissance et celui de la fertilité tant animale que végétale, le culte du Ciel. Les documents sont présentés et commentés, le commentaire s'inspirant avec une nécessaire prudence de ce que nous connaissons par les « primitifs » contemporains. L'auteur souligne avec raison que leurs pratiques ne peuvent nous éclairer que par analogie sur celles des hommes préhistoriques. — Un dernier chapitre reprend de façon plus systématique les résultats de l'étude de détail. Ses conclusions touchant l'existence dès l'origine d'une croyance en un Dieu du Ciel, bien que présentées comme une hypothèse plus que comme un fait constaté, nous laissent, pour cette raison même, assez sceptique. N'est-ce pas là notre logique qui réclame ses droits dans la genèse de la religion ? — L'ouvrage, d'une lecture agréable, est illustré de façon suggestive. Cartes géographiques, tableaux synoptiques, bibliographie et tables diverses le complètent utilement.

PIERRE GANDER.

DANIEL LYS : *Nèphèsh. Histoire de l'âme dans la révélation d'Israël, au sein des religions proche-orientales*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 214 p.

La thèse de Daniel Lys qui vient de paraître dans la collection « Etudes d'histoire et de philosophie religieuses » publiées par la Faculté de théologie protestante de Strasbourg, mérite une mention particulière. Elle comprend trois chapitres ; dans le premier l'auteur expose ses principes exégétiques et philosophiques ; dans les suivants, il les applique en étudiant successivement l'âme antique proche-orientale et l'âme israélite. — Dans les pages préliminaires à son étude sur la notion d'âme, Daniel Lys expose comment il conçoit l'interprétation de l'Ancien Testament. Il s'agit devant un texte de comprendre ce que l'auteur a voulu dire, c'est-à-dire de dégager le message hors du langage en tenant compte du mouvement même de la révélation biblique (p. 21 s.). Il note ensuite que toute anthropologie qui se veut biblique doit tenir compte du fait que l'homme n'a d'existence que par rapport à Dieu et qu'il n'est possible de le saisir que dans la relation que Dieu établit avec lui. Enfin il définit

sa méthode ; elle consistera à examiner la notion d'âme dans le contexte sémitique, géographique et historique d'Israël, puis à recenser les emplois du mot *nèphèsh* dans les écrits vétérotestamentaires, sans négliger le fait que la révélation vétérotestamentaire est inséparable de la dimension historique. — Le chapitre 11 permet à Lys de situer « l'âme » dans les religions du Proche-Orient, auxquelles Israël a été confronté ; aidé notamment de Dussaud et de van der Leeuw, l'auteur estime que l'âme est potentialité, vitalité ; il aborde, au chapitre suivant, l'examen des 753 emplois de la racine *nfš* qu'il classe chronologiquement selon la méthode de Paul Humbert. Cette étude rigoureusement menée souligne la polysémie du mot *nèphèsh* au cours de toute l'histoire du peuple élu, l'exil accentuant seulement l'implication individuelle de cette notion qui désigne souvent précédemment une potentialité impersonnelle. L'homme est *nèphèsh* en tant qu'il est vivant ; *nèphèsh* désigne fondamentalement la vie, non pas la potentialité divine de l'être, mais la créature animée, et particulièrement l'homme, vivant, désirant, aimant, créature tout entière sous le regard de son Dieu... « mon être tout entier incapable par lui-même de subsister, abattu et gémissant, mais confiant en Dieu et le louant dans l'énumération de ses bienfaits, car de Dieu viennent le pardon des fautes, le salut de l'existence, le repos de la vie » (p. 201). Cette monographie sur une notion aussi importante que celle que D. Lys étudie rendra de grands services à ceux qui la liront ; on appréciera le sérieux de l'enquête, la vaste culture, en particulier philosophique, du théologien français et la minutie, parfois la subtilité, de ses recherches. Il est permis cependant de s'étonner de l'absence complète dans la bibliographie, excepté un ouvrage de K. Barth (!), d'études de langue allemande, dans une science où pourtant les spécialistes d'Outre-Rhin sont depuis longtemps passés maîtres.

ROBERT MARTIN-ACHARD.

A. DUPONT-SOMMER : *Les écrits esséniens découverts près de la Mer morte*. Paris, Payot, 1959, 446 p.

La lecture de cette forte étude, vraie somme en la matière, nous a convaincu de la vérité de ces lignes de l'auteur : « les manuscrits de Qumrân nous placent devant l'un des plus graves problèmes que l'historien, que l'homme d'aujourd'hui puisse se poser : celui de la genèse du christianisme » (p. 424). Ce volume permet en effet, mieux peut-être qu'aucune des centaines d'études parues jusqu'ici sur ce sujet, de se faire une idée synthétique sur les vingt et un textes principaux retrouvés près de la mer Morte dans la région de Qumrân et qui intéressent directement les origines du christianisme. Certes, il est encore trop tôt pour porter un jugement définitif sur la question, puisqu'un grand nombre de textes ne sont encore ni vraiment inventoriés ni édités. Mais, tels qu'ils sont aujourd'hui devant nos yeux, ces 21 textes sont d'une telle richesse, d'une telle beauté, d'un tel intérêt pour l'histoire des idées et des mœurs au temps de Jésus et des premières communautés chrétiennes qu'il semble parfois que tout ce qui a été écrit jusqu'ici sur le Nouveau Testament se trouve d'un coup dépassé. — Après un bref aperçu sur l'histoire de la découverte et la classification des textes inventoriés, le savant professeur de Sorbonne nous donne une traduction critique et annotée des notices anciennes sur les Esséniens chez Philon, Josèphe, Plin l'Ancien et Dion Chrysostome. Puis il passe à la démonstration de sa thèse principale : l'origine essénienne des textes récemment découverts. Ensuite, en neuf chapitres qui constituent l'apport essentiel de l'ouvrage, l'auteur nous offre une traduction personnelle des 21 textes en question, traduction abondamment annotée, se référant souvent à d'autres

traductions déjà proposées, tant en français qu'en allemand ou en anglais. Puis, trois chapitres sont consacrés respectivement au fameux *Kittim* des textes de Qumrân, que l'auteur tient pour les légions de Pompée vers les années cruciales qui précédèrent et suivirent immédiatement la prise de Jérusalem par les Romains en 63, au *Prêtre impie*, ennemi mortel de l'Assemblée essénienne, que l'auteur n'a pas de peine à identifier avec le Grand prêtre asmonéen Hyrcan II, qui régna de 70 à 40 avant Jésus-Christ, et enfin à la fascinante figure du *Maître de justice* dans ses trois rôles essentiels de prophète, d'homme de douleur et de « chef de l'Eglise » (p. 378). En conclusion, tout en relevant brièvement l'originalité de la figure et du message de Jésus (p. 389-391), l'auteur, citant habilement le P. Daniélou, affirme que les textes esséniens nous font connaître « le milieu immédiat où est né le christianisme » (p. 392), ce qui ne nous paraît presque plus contestable. Cinq appendices sont consacrés respectivement aux fameux *Rouleaux de cuivre*, que l'auteur tient pour un inventaire authentique des trésors esséniens (environ 200 tonnes d'argent et d'or !) et aux quatre hypothèses aujourd'hui opposées à celle de l'origine essénienne des manuscrits, soit celles des origines qaraïte (Zeitlin), judéo-chrétienne (Teicher), zélote (Cecil Roth), pharisienne (Chaim Rabin). Quelques lignes rappellent la position extravagante de M. Del Medico sur la question. — Faute de pouvoir, dans ce bref compte rendu, entrer dans le détail de la discussion en cours, apportons quelques remarques générales. Bien que l'auteur soit revenu des simplifications qui caractérisaient parfois ses publications antérieures sur la question, son désir de souligner les ressemblances entre le christianisme naissant et l'essénisme l'entraîne encore dans des affirmations contestables. On ne saurait, par exemple, confondre les ablutions esséniennes avec le baptême chrétien tel qu'il est attesté dans le Nouveau Testament, ni les repas esséniens, tout solennels qu'ils aient été, avec la première eucharistie chrétienne (p. 62 ss.). Si, comme de nombreux psalmistes, le Maître de justice compte sur l'exaltation définitive que son Dieu lui accordera, nous n'avons lu à aucun endroit des textes qu'il vit toujours et que ses fidèles attendent son retour (pp. 62, 81, 130, 284 note 2). Est-il bien certain que le *Rejeton* essénien, d'après Esaïe 54, désigne la communauté des élus (pp. 282, 324, 378 s.) ? N'est-ce pas plutôt le Messie à venir, dont le Maître prépare la venue (p. 379) ? Quant à la différence entre le ministère tragique du Maître essénien et celui de Jésus, elle se résume en ceci, qui nous paraît décisif et atteint à l'essence même du christianisme : à l'école d'*Henoch*, des *Testaments* et des *Psaumes de Salomon*, le Maître essénien rassemble les pieux et prépare l'écrasement des infidèles ; Jésus, lui, est venu appeler les pécheurs et sauver les malades. Enfin, les innombrables doctrines particulières, surtout messianiques et eschatologiques, communes à l'essénisme et au christianisme naissant s'expliquent par leur commune dépendance à l'égard de l'Ancien Testament. L'autorité de Jésus et de la première prédication chrétienne ne saurait être fondée sur son « originalité », vulgairement comprise, par rapport à la terminologie biblique. C'est tout le problème du langage biblique qui se pose ici. Ce langage fut d'abord forgé, au travers de mille aventures linguistiques et idéologiques, au sein du peuple d'Israël. Puis il fut « renouvelé » par Jésus et les premiers missionnaires chrétiens. Ce langage était celui de leur temps et il est devenu, à cause du Christ, celui du temps de l'Eglise. Il n'est ni caduc ni éternel. Replacé dans son contexte historique puis traduit pour l'homme de notre temps, il suffit simplement à notre connaissance provisoire du Christ. C'est là tout ce que nous lui demandons.

PIERRE BONNARD.



*Flavius Josèphe : Autobiographie.* Texte établi et traduit par André Pelletier, S.J. Paris, « Les belles lettres », 1959, 79 p. et une carte.

On sait que l'œuvre de Josèphe fut traduite en français, sous la direction de Théodore Reinach, à partir de 1900. En 1932 parut le sixième et dernier volume de cette collection. Seule, l'*Autobiographie* n'avait pas été traduite. On est heureux de la voir paraître aujourd'hui dans la Collection des Universités de France, où avait déjà paru, en 1930, le *Contre Apion*. Le texte grec est celui de Niese (1890), légèrement amendé par Thackeray (1926) « à quelques minimes différences près : la plupart ne relèvent que de raisons subjectives » (p. xxv). La traduction est précise et agréable à lire. L'introduction, une bibliographie fort bien établie, des notes complémentaires, des index des noms propres et des termes géographiques et une carte font de ce volume un bon instrument de travail. — Œuvre de vieillesse, dirigée par l'auteur contre son ennemi de toujours, Juste de Tibériade, l'*Autobiographie* doit être confrontée aux récits parallèles de la *Guerre des Juifs* et des *Antiquités judaïques* ; l'éditeur n'a pas manqué d'esquisser cette confrontation partout où elle s'impose. Quelles que soient les réserves que l'on doit avoir à l'égard de la trop habile personnalité de son auteur, cette œuvre demeure un témoignage capital sur l'histoire tragique de la Palestine des années 65 à 70 de notre ère. En outre, elle fourmille d'indications précieuses pour le lecteur du Nouveau Testament. En voici quelques exemples : sur les généalogies officielles au temps de Jésus (p. 1-2), l'ermite Bannus et les ablutions d'eau froide (p. 2), l'interprétation pharisienne de la « fatalité » hellénistique (p. 5), l'autorité politique et même militaire du sanhédrin (p. 11, 44), la circoncision imposée à des païens par les Juifs (p. 19), le respect du sabbat même en pleine guerre (p. 27, 45), le terme de « sauveur » appliqué aux généraux (p. 40, 42), le supplice de la croix vers les années 66 en Palestine (p. 67), etc.

PIERRE BONNARD.

AMBROISE DE MILAN : *Traité sur l'Évangile de saint Luc*. T. II (Livres VII-X). Texte latin, traduction et notes de Dom Gabriel Tissot O.S.B., Paris, Editions du Cerf, 1958, 242 p. Sources chrétiennes 52.

Nous avons à peine émis le vœu de pouvoir disposer bientôt de ce second volume qu'il sort de presse. Il contient le commentaire des chapitres 9 à 24 de Luc avec quelques notes utiles. La traduction et la présentation sont les mêmes que pour le premier volume recensé ici même (*Rev. théol. et phil.* 1958, p. 225). — Un appendice précise le sens de trois passages des livres IX et X : « Talis actus, talis vita, talis gratia... », « Aula regalis » et « Nondum receperat typum, quem commendaverat patri ». Trois brefs index donnent une table (abrégée) des citations scripturaires, une table doctrinale (3 p.) et un intéressant essai de lexique allégorique (2 p.). — Voilà donc un bon commentaire patristique de Luc facilement accessible.

JEAN SAUTER.

EUSÈBE DE CÉSARÉE : *Histoire ecclésiastique*. Livres VIII-X et Les martyrs en Palestine. Texte grec, traduction et notes de Gustave Bardy. Paris, Editions du Cerf, 1958, 177 p. (pagination double). Sources chrétiennes, 55.

Les PP. Mondésert et Camelot ont édité et corrigé sur certains points la traduction et les notes de ces derniers livres de l'*Histoire ecclésiastique*, laissées presque achevées par G. Bardy au moment de sa mort. Comme pour les précé-

dents volumes, le texte publié est celui du *Corpus* de Berlin édité par Schwartz. Ces derniers livres sont consacrés aux martyrs de la fin du III<sup>e</sup> siècle et du début du IV<sup>e</sup> siècle et surtout aux événements décisifs du règne de Constantin, vainqueur de Maxence et de Licinius, instaurateur de l'empire chrétien. On lira avec intérêt les documents qui se rapportent à cette période troublée de l'histoire de l'Eglise. En appendice, l'éditeur donne le texte et la traduction de l'histoire des martyrs de Palestine, comme le font la plupart des éditions classiques. Souhaitons que le quatrième tome de cette édition soit publié prochainement ; il contiendra une introduction et des tables dues au regretté G. Bardy.

GABRIEL WIDMER.

LOUIS J. LEKAI, S. O. CIST. : *Les Moines blancs, Histoire de l'Ordre cistercien*. Paris, Editions du Seuil, 384 p.

Ce volume, dont l'auteur est Hongrois, est la traduction d'un original en langue anglaise publié aux Etats-Unis en 1953. La version française a bénéficié des travaux tout récents sur Cîteaux du professeur belge Lefèvre, au vu desquels l'auteur a remanié quelque peu son œuvre première. On n'attendra pas du recenseur qu'il soit à même de contrôler la valeur de l'amas considérable de faits et de noms qui caractérisent ce livre. L'ensemble paraît solide et se lit avec un intérêt soutenu. On regrettera peut-être que la physionomie de saint Bernard de Clairvaux, le fondateur réel de Cîteaux, ne soit pas mieux mise en lumière ; elle s'estompe un peu dans la foule des personnages qui gravitent autour de lui. Les péripéties extrêmement agitées de plus de huit siècles que compte maintenant l'histoire des Cisterciens sont retracées dans toute leur complexité dans la première partie de l'ouvrage. Une deuxième partie expose tout ce qui a trait à la spiritualité, à la culture, à la liturgie, à l'art et à l'économie des communautés cisterciennes. Des cartes géographiques font saisir clairement l'incroyable densité des établissements cisterciens dans l'Europe médiévale. Les notes bibliographiques, classées selon les divers chapitres de l'ouvrage, paraissent exhaustives.

RICHARD PAQUIER.

*Christus in der Welt : Briefe von Christoph Blumhardt an Richard Wilhelm*. Herausgegeben von Professor Dr Arthur Rich. Zürich, Zwingli Verlag, 1958, 258 p.

Ces 123 lettres, inédites, confirment et complètent ce que nous savions de la personnalité attachante de Blumhardt-le-fils. Ce sont des messages adressés à l'un de ses gendres, le futur sinologue de renommée mondiale, entré en 1899 au service de la Mission évangélique allemande en Chine (*Ostasienmission*). — A cette époque, Blumhardt a pris un contact direct avec le prolétariat. Il est persuadé que, si les ouvriers se sont éloignés de l'Eglise, ils ne se sont pas éloignés du Christ. Porté par cette conviction, il établit un parallèle frappant entre le chemin qu'il suit lui-même et celui sur lequel s'avance son beau-fils. Il distingue soigneusement entre l'« Evangile des chrétiens », dont l'Extrême-Orient n'a que faire, et l'« Evangile de Jésus-Christ ». Le premier asservit à des formes et à des coutumes particulières ; le second seul libère, apportant l'air du large. — L'unique raison d'être de cette publication — M. Rich y insiste — est son étonnante actualité. Le fils du fondateur de la Maison de Boll pressent, un demi-siècle à l'avance, les débordements révolutionnaires d'aujourd'hui : marxisme, nationalisme. Pourtant il demeure certain qu'aucune

« propagande chrétienne » ne peut faire pénétrer l'Évangile de Jésus-Christ dans le monde non chrétien. Il faut compter sur l'action de Dieu seul, et ne jamais remplacer le mot d'ordre « Jésus-Christ pour le monde » par cet autre, totalement différent, « L'Eglise contre le monde ». EDMOND GRIN.

WOLFGANG TRILLHAAS : *Ethik*. Berlin, Alfred Töpelmann, 1959, xv et 464 p. Die Theologie im Abriss, Band 4.

Manuel destiné aux étudiants, écrit l'auteur dans la préface. Oui, mais que de substance dans cet ouvrage captivant ! Nous en signalons l'orientation générale et le plan. — Le systématicien de Göttingue repousse la définition courante au siècle passé : la dogmatique s'occupe de ce que l'homme croit, l'éthique de la façon dont il vit. A voir les choses sous cet angle-là, on coupe les ponts avec l'éthique philosophique, et on s'adresse aux seuls chrétiens. La morale évangélique est alors un îlot perdu dans le vaste océan de l'existence « profane » ; or la situation actuelle nous interdit de nous contenter à si bon compte. En effet nombreux sont les problèmes d'aujourd'hui que le Nouveau Testament ne connaît pas : technique, question sociale, etc. D'autre part l'exigence universaliste de la Bible légitime une extension de la morale chrétienne. Enfin il doit exister un continuel « échange » entre les deux éthiques. Voilà pourquoi l'auteur procède d'abord à une analyse de notre condition humaine, puis se demande : « Quel est le sens de ces données pour le chrétien ? » L'éthique a donc pour tâche de comprendre, de mettre un peu d'ordre au sein d'une réalité très confuse. Après quoi la foi chrétienne vient tout éclairer. C'est par conséquent une erreur de dresser la foi contre la raison. — L'éthique n'est pas une sorte d'annexe de la dogmatique. Elle rentre dans l'anthropologie, car la question morale accompagne chaque homme du berceau à la tombe. Chrétien ou non, l'être humain est infiniment instable : capable de s'élever très haut, et aussi de s'enfoncer très bas. La constatation de cette « labilité » constitue le point de départ normal de toute éthique. Sur le plan théologique on parlera donc d'abord du péché, parce que c'est en face de lui que nous découvrons la grâce, ce grand « quand même » de l'amour divin. — Dans cet exposé des principes, l'auteur parle encore du rôle de la Loi, de celui de la sanctification et de la liberté, ainsi que des problèmes soulevés par diverses notions : *adiaphora*, devoir, conscience morale, volonté bonne. — La II<sup>e</sup> partie — *Ethique de la personne* — comprend des chapitres intitulés : le bien, la filialité divine, la nature, la culture, la technique, la science, l'art. — La III<sup>e</sup> — *Ethique de la communauté* — parle notamment du prochain, de la véracité, du mariage et de la famille, de la propriété, de la profession, de la vie politique ; enfin de l'Eglise, de sa tâche « politique » et de son rôle dans l'existence de l'individu. — Une (trop) brève conclusion — *Macht und Ohnmacht der Ethik* — résume : double devoir assigné à l'éthique, interprétation de ce qui lui est dit (par Dieu), interprétation de l'existence au sein de laquelle l'homme doit « écouter ». Tâche jamais achevée, du reste, parce que l'éthique digne de ce nom est toujours en devenir, comme la vie elle-même. — M. Trillhaas s'applique à renouveler les questions (cf. les pages concernant le péché, ou la nature). Il y réussit souvent. Parfois le lecteur soucieux de fidélité à la Bible demeure hésitant (p. ex. à propos de la relation entre Loi et péché). Pourtant ce souci de contact entre morale « profane » et morale chrétienne vient à son heure : il nous libère d'un biblicisme de mauvais aloi, et par là il est riche de promesses.

EDMOND GRIN.

A.-M. HENRY, O.P. : *Esquisse d'une théologie de la mission*, Paris, les Editions du Cerf, 1959, 247 p. Collection « Foi vivante », série Parole et Mission.

Dans cet ouvrage, l'auteur s'attache principalement à définir et à délimiter le rôle de l'action missionnaire par rapport à ces deux autres actions ecclésiales que sont la catéchèse et la pastorale. Dans cette perspective, la mission est considérée tout à la fois comme une étape ou un temps déterminé de l'action de l'Eglise réservé à la prédication de la Parole de Dieu aux incroyants, et comme un aspect permanent de l'action ecclésiale propre aussi bien à réveiller la foi de conversion des fidèles qu'à atteindre les indifférents appartenant aux paroisses établies ou vivant sur les franges de celles-ci. C'est du reste un des desseins de l'auteur que d'inciter ses lecteurs à une nouvelle réflexion sur la nécessité de l'action missionnaire dans un monde — constate-t-il — où l'incroyance hors et dans l'Eglise ne cesse de s'accroître et où la prédication biblique semble mise en échec en plusieurs endroits. Nous aurions désiré, cependant, que les intéressants aperçus du P. Henry sur les relations entre la Parole de Dieu et la mission l'incitât à nous donner un exposé plus exhaustif du fondement biblique de la mission et de son rôle dans l'histoire du salut. Il aurait ainsi, nous semble-t-il, conféré à son étude une portée plus grande, faisant l'esquisse d'une théologie de la mission de l'Eglise, plutôt que celle, trop restreinte à notre avis, de l'action missionnaire dans ses diverses modalités.

GEORGES ANDRIÉ.

HUMBERT BOUËSSÉ, O. P. : *Le sacerdoce chrétien*. Bruges, Desclée De Brouwer, 195, 212 p. Collection « Textes et Etudes théologiques ».

« Pour la foi chrétienne, il n'est qu'un Prêtre, comme il n'est qu'un Médiateur : Jésus-Christ. D'autre part, il est dans l'Eglise un Sacerdoce hiérarchique, distinct du sacerdoce royal des fidèles ; tout baptisé n'a pas pouvoir de consacrer l'Eucharistie : c'est le pouvoir propre à la prêtrise » (p. 11). Dès les premières lignes, le problème est posé. Il sera résolu au long de pages denses et précises qui viseront à montrer comment, à la lumière du sacerdoce de Jésus-Christ, « s'éclaire la religion de l'histoire... de l'Eden à la Cité de Dieu dans la Jérusalem céleste » (p. 25). Le sacerdoce ministériel des évêques et des prêtres, « dont la fonction spécifique est de consacrer et d'offrir le sacrifice eucharistique » (p. 118), est ordonné au sacerdoce spirituel des membres du corps, qui est essentiellement l'exercice de la charité. Tout sacerdoce reste associé au sacerdoce de Jésus-Christ. — La noblesse et le sérieux de l'ouvrage imposent le respect, même si la conviction de l'auteur ne se communique pas toujours au lecteur protestant, qui persiste à se demander pourquoi le sacerdoce des fidèles ne découle pas directement du sacerdoce de Jésus-Christ et garde le sentiment qu'il est minimisé, voire éclipsé, par le sacerdoce ministériel. Est-il juste de valoriser le sacerdoce royal des saints en avançant que le fidèle offre lui-même, « en vertu d'un sacerdoce ministériel participé, l'Hostie divine » (p. 185) ? Ne devrait-on pas, à l'inverse, considérer le ministère comme participant à l'office sacerdotal du corps total ? N'est-il pas significatif que le Nouveau Testament, qui ne connaît que des ministères, évite de les désigner par des vocables sacerdotaux ? Nous ne pouvons taire ces questions quand nous refermons ce beau livre.

FRANÇOIS GRANDCHAMP.

W. LÜTHI, ED. THURNEYSSEN : *Gerechtigkeit — Ein Weckruf an die Gemeinde*. Fr. Reinhardt, Bâle, 1959, 50 p.

Ces deux exposés, prononcés l'un par Ed. Thurneysen à Strasbourg, l'autre par W. Lüthi à Bâle, méritaient d'être réunis, puisqu'ils présentent deux points de vue sur le même problème. — Ed. Thurneysen part de la soif de justice de quelques hommes et du dégoût de vivre qui les saisit dans ce monde livré à l'injustice. L'auteur s'efforce de définir ce qu'est la justice, d'où une étude très attachante en même temps que très accessible à tout fidèle que ce problème doit préoccuper. — W. Lüthi s'attaque, lui, à un aspect particulier de la justice, celui de la coexistence des riches et des pauvres. S'appuyant sur la parabole du riche et de Lazare, il déclare que c'est à la lumière de l'éternité que la question sociale prend toute son acuité. L'auteur semble postuler que la pauvreté est toujours un mal, la richesse toujours un bien, mais, par la suite, il nuance sa pensée. Nous avons particulièrement apprécié la partie de l'exposé où W. Lüthi démontre qu'en Jésus-Christ seul le riche et le pauvre peuvent se rencontrer et devenir des frères. JACQUELINE ALLEMAND.

MADELEINE BAROT : *Expériences œcuméniques concrètes*. Genève, Foyer John Knox, 1958, 16 p.

Ces expériences sont celles de la Cimade, dont les équipiers ont été entraînés dans une aventure chrétienne et œcuménique qu'ils ne prévoyaient pas. Les circonstances ont été autant d'appels à des engagements toujours nouveaux. « Des ordres successifs, des obéissances et des désobéissances successives : c'est toute l'histoire de la Cimade. Nous n'avons jamais eu le temps, nous n'avons jamais été capables de nous asseoir pour réfléchir, faire des plans d'avenir. Il ne nous a jamais été donné une vision d'ensemble de la direction vers laquelle marcher » (p. 16). Mais il suffit de lire ces quelques pages pour constater que ces expériences concrètes sont souvent plus riches que les meilleurs traités d'ecclésiologie. BERNARD REYMOND.

I. EXBRAYAT : *Notre Père ou la prière révolutionnaire*. Genève, Labor et Fides, 1955, 170 p.

Il ne s'agit pas d'un ouvrage d'exégèse, mais d'action ; et pourtant c'est en accord avec le renouveau biblique contemporain que le pasteur Exbrayat peut porter témoignage du caractère révolutionnaire de l'oraison dominicale. Il le sait bien d'ailleurs et ne se fait pas faute de citer abondamment ses sources, tant littéraires que théologiques ; une telle richesse de citations, si excellentes qu'elles soient, n'est pas toujours un avantage ; toutefois elle coïncide fort bien ici avec le dessein de l'auteur et avec sa vocation d'homme passionnément solidaire de son temps, engagé tout à la fois dans l'évangélisation et le Mouvement pour la paix ; il devient ainsi manifeste que des hommes venus d'horizons très divers découvrent dans le Notre Père tout le contraire d'une formule pieuse à résonance fataliste ; ils le relient aux exigences élémentaires que sont le pain, la paix, la liberté ; mais à la différence des révolutions qui cherchent trop bas la réponse à ces exigences, ils la trouvent dans la réalité, le règne et la volonté du Dieu révélé en Jésus-Christ. LOUIS RUMPF.



FRÉDÉRIC COPLESTON : *Histoire de la philosophie*. Tome III : La Renaissance. Trad. Jacques Taminiaux. Paris-Tournai, Castermann, 1958. 516 pages.

C'est ici le premier volume d'une importante série, dont la traduction, tout à fait remarquable, est due à J. Taminiaux. L'auteur s'attache dans ce volume à la période si complexe, et si rarement traitée pour elle-même, du XIV<sup>e</sup> au XVII<sup>e</sup> siècle, en consacrant son effort principalement à Occam et à Suarez. — C'est moins là une histoire de la philosophie, au sens étroit, qu'une histoire des idées et des penseurs, et c'est ce qui donne un prix exceptionnel à cet ouvrage, qu'on peut lire tout à tour comme une histoire de la logique, de la mécanique ou de la médecine, de l'Eglise ou de la politique, l'accent étant mis chaque fois sur les *interférences*. Les auteurs traités ne sont alors jamais séparés du « climat intellectuel » dans lequel ils vécurent et pensèrent. — La présentation est extrêmement claire, les distinctions opérées sont très précises. L'analyse la plus détaillée laisse place à la fin à une saisie synthétique de l'histoire de la philosophie dans son ensemble, intitulée « Brève révision des trois premiers volumes ». Ce qui donne de l'impatience à attendre les deux premiers, et les suivants de surcroît (en tout, cinq volumes sont prévus).

J.-CLAUDE FIGUET.

*Marxismusstudien*. 1. Folge, 1953, XII + 243 p.; 2. Folge, 1957, x + 265 p. Tübingen, J. C. B. Mohr (Paul Siebeck). Schriften der Studiengemeinschaft der Evangelischen Akademien, 3 und 5.

Ces deux volumes apportent une dizaine de contributions, tant historiques que systématiques, au problème posé par le développement de la pensée communiste, de Marx à Staline en passant par Engels et Lénine. Problème d'autant plus ardu qu'une étude attentive fait ressortir le caractère illusoire de la continuité qu'on a prétendu découvrir à l'intérieur de l'évolution du marxisme. — Dans le tome I, signalons l'intérêt tout particulier de l'article d'Iring Fetscher (Tübingue), qui présente un tableau d'ensemble bien ordonné de la réfraction du marxisme dans la philosophie française (notons en passant une inattention dans la bibliographie de la page 198 : le P. Montuclard, et non Montluclard, a signé dans le volume collectif *Les chrétiens et la politique* une contribution intitulée *Eglise et partis* et non *Eglise et Patrie*). Dans le même volume, H.-D. Wendland (Kiel) procède à une suggestive confrontation de l'espérance marxiste et de l'eschatologie chrétienne. Le tome II comprend notamment une bonne analyse de la pensée de Kautsky (Erich Matthias) et une description de l'influence de Bernstein sur le revisionnisme (Christian Gneuss), qui éclaire utilement un secteur dont l'examen en dehors de l'Allemagne a été insuffisamment abordé jusqu'à présent.

EDOUARD MAURIS.

FRANZ GRÉGOIRE : *Etudes hégéliennes. Les points capitaux du système*. Paris-Louvain, Nauvelaerts, 1958. « Bibliothèque philosophique de Louvain ». 404 p.

Alors que l'on s'attache aujourd'hui un peu trop au « jeune Hegel », on risque de négliger le système achevé, de la maturité du philosophe allemand. Le R. P. Grégoire centre au contraire ses études sur le noyau même de l'hégélianisme : le primat d'une expérience de l'être (contre celle, kantienne, du



devoir-être), le point absolu que représente la catégorie d'Idée absolue (*Begriff*), et le cheminement circulaire assigné à toute démarche vraiment philosophique. — L'analyse peut alors se développer et montrer en toute clarté comment la contradiction est pour Hegel dans la chose même, en quatre sens soigneusement et heureusement distingués. Les thèmes plus particuliers du panthéisme, de la divinité de l'Etat et des rapports entre la raison et le rationnel terminent ces *Etudes* très fouillées, qui contribuent à la connaissance, restée très longtemps superficielle, d'un penseur qui a marqué le plus profondément la pensée philosophique contemporaine. — On regrettera peut-être qu'une étude séparée ne soit pas consacrée au problème du langage chez Hegel.

J.-CLAUDE FIGUET.

ANDRÉ-LOUIS LEROY : *George Berkeley*. Paris, Presses Universitaires de France, 1959, 282 p. Collection « Les grands penseurs ».

Laisser parler Berkeley lui-même : tel est le principe auquel se plie M. Leroy. Combien il a raison ! Car jamais un philosophe ne fut plus déformé par la postérité, et davantage maltraité. De ce réaliste acharné, on a fait un idéaliste (lui qui a toujours combattu les « idéistes »), faute d'avoir compris le sens du mot « idée » sous sa plume ; de cet adversaire de l'*idée* (abstraite) de matière, on a fait un « immatérialiste », qualification qui prête à une ironie facile. Lui qui a mis continuellement en garde contre le langage s'est toujours vu pris aux pièges de son propre langage. — M. Leroy énumère quelques interprétations « récentes » plus stupéfiantes encore, comme celle de M. Rossi ; même celle de M. Gueroult (dont on a pu lire une partie dans notre *Revue*, 1953-III) procède d'un formalisme que condamnerait Berkeley. — Laisser parler Berkeley ; c'est pour M. Leroy appliquer à Berkeley même ce qu'il voulait qu'on appliquât à toutes choses : écarter l'écran du langage, aller à l'esprit et non pas à la lettre, « rechercher s'il possède l'originalité qu'il revendique » (p. 17). M. Leroy y est amplement parvenu. On regrettera simplement qu'il n'ait pas développé sa conclusion sur l'actualité de Berkeley : il se limite sur ce sujet à de brèves pages, trop brèves à notre gré. — Sur le problème de la prétendue « conversion » à Malebranche, M. Leroy ne se prononce pas explicitement ; de l'évolution qui conduit Berkeley à la *Siris*, il montre qu'elle procède d'un noyau central qui est unité thématique. — Une bibliographie des études récentes, raisonnée, clôt cet ouvrage.

J.-CLAUDE FIGUET.

ALBERTO CARACCILO : *L'Estetica e la Religione di Benedetto Croce*. Arona, Ed. Paideia, 1958, 213 p.

Tardivement connue en pays de langue française, l'esthétique de Croce, la partie la plus originale et la plus profonde de sa *Filosofia dello Spirito*, n'a pas cessé cependant de s'enrichir des lectures et des méditations de l'infatigable directeur de *La Critica*. Témoin *La poesia*, traduite en français, et d'innombrables articles. De plus, à qui a professé un historicisme rigoureux, le spectacle de l'histoire contemporaine a donné nombre de motifs d'angoisse : si l'histoire est la seule réalité, l'effondrement possible de la civilisation, sa présente décadence morale ont vivement préoccupé le philosophe de Naples. Il a sur certains points révisé ses positions, il a mieux compris la légitimité de la métaphysique et de la théologie. — Croce lui-même a exprimé à M. A. Caracciolo sa satisfaction d'un ouvrage qui n'est pas l'œuvre d'un disciple, mais d'un collaborateur

du *Giornale di Metafisica*, dirigé aujourd'hui par M. F.-M. Sciacca. De là, l'intérêt documentaire et philosophique d'un exposé loyal, critique, d'une pensée restée active jusqu'au dernier jour, pensée dans l'horizon de laquelle ont passé Hegel, Marx, le libéralisme, la résistance à tous les totalitarismes, et les formes d'art d'hier et d'aujourd'hui.

MARCEL REYMOND.

MARIA RITZ : *Le problème de l'être dans l'ontologie de Maurice Blondel*. Fribourg (Suisse), Editions universitaires, 1958, 123 p. Studia friburgensia, 21.

Pour l'auteur, la conception blondélienne de l'être (dualisme entre l'Etre et les êtres) n'est pas conforme à celle de la tradition augustino-thomiste, puisque Blondel omet la distinction classique des trois ordres (physique, métaphysique, surnaturel) au profit d'une hiérarchie entre les divers niveaux (matériel, vivant, personnel), délaisse la connaissance par abstraction au profit d'une connaissance par illumination (proche d'ailleurs de l'augustinisme) et l'analogie pour une doctrine de l'assimilation. Blondel serait donc tributaire de la philosophie moderne qui ignore le sens de la notion de substance et de formes substantielles pour ne reconnaître comme substance que Dieu. C'est pourquoi l'auteur de *L'Etre et les êtres* se contente d'une définition limitée de l'ordre naturel : Dieu comme surnaturel finit par absorber la nature, la sainteté et la charité absorbent le métaphysique ; il voulait instaurer une philosophie intégrale et pratiquante, il réalise une crypto-théologie.

GABRIEL WIDMER.

JEAN ECOLE ; *La métaphysique de l'être dans la philosophie de Maurice Blondel*. Louvain-Paris, Nauwelaerts, 1959, 228 p. Philosophes contemporains, 10.

M. Ecole, dont nous avons recensé ici l'excellente introduction à l'ontologie de L. Lavelle, ne partagerait certainement pas les critiques adressées à M. Blondel par M<sup>lle</sup> Ritz. Pour lui, M. Blondel se détache de la philosophie moderne, caractérisée comme philosophie de la conscience, et se rattache à la philosophie de la nature, illustrée par Aristote et saint Thomas. Ontologie du concret, ontogénie de l'universel-singulier, dynamique, constructive, sa métaphysique est la science des êtres en tant qu'êtres, dans leur rapport avec l'Etre, l'Agir par excellence, le Créateur. Tout panthéisme en est exclu, puisque entre les êtres et l'Etre, il y a un infini incommensurable. Mais entre eux, il n'y a pas un abîme de néant, puisque un lien de participation les unit. La nature est sauvegardée, mais elle n'est et n'a de valeur que dans la mesure où elle se laisse diriger par ces normes à la fois immanentes et transcendantes qui constituent la manifestation de l'Etre dans sa création. Le blondélisme est original dans la mesure où il souligne la gratuité de cette élévation. Il est non seulement philosophie de l'action, mais métaphysique de l'Etre, où se fécondent thèmes augustiniens (illumination) et thomistes (participation). L'ouvrage de M<sup>lle</sup> Ritz et celui de M. Ecole portent sur le même objet ; leurs interprétations si diverses de la doctrine blondélienne de l'être illustrent, à nos yeux, sa complexité, pour ne pas dire plus.

GABRIEL WIDMER.

## NOTICES BIBLIOGRAPHIQUES

J. J. STAMM und H. BIETENHARD : *Der Weltfriede im Alten und Neuen Testament*. Zürich, Zwingli Verlag, 1959, 110 p.

La question de la paix est de celles qui se présentent d'une manière toujours plus pressante à la conscience des membres de l'Eglise. C'est pour préparer une saisie aussi nette que possible des différentes implications du problème que les auteurs ont rédigé cet excellent vade-mecum, fondé sur les données de la théologie biblique. En nous apportant le résultat facilement assimilable d'une enquête bien charpentée, MM. Stamm et Bietenhard nous permettent de donner à nos propres recherches une base solide ; il faut les remercier de leur travail utile et opportun.

*Naissance des lettres chrétiennes*. Odes de Salomon, Lettre de Barnabé, Symbole des Apôtres, Didaché, Pasteur d'Hermas. Textes établis et présentés par ADALBERT HAMANN, o. f. m. Paris, Ed. de Paris, 1957, 253 p. Collection Ictus, 1.

Le mérite de cette collection (dont le nom curieusement transcrit désigne le symbole christique du poisson), c'est de rendre accessible au lecteur non spécialisé des textes rarement édités. Les traductions données ici reproduisent sans grands changements celles de la collection des *Pères apostoliques* de Hemmer-Lejay ou celle de Labourt pour les *Odes de Salomon*. Les présentations, par trop succinctes (11 lignes pour le *Symbole des Apôtres*, une page et demie pour la *Didaché*), et la médiocre qualité des illustrations déçoivent dans une collection dirigée par un savant tel que le P. Hamann.

F. CAYRÉ, A. A. : *La vie théologale*. Les montées intérieures d'après saint Augustin. Tournai, Desclée, 1959, 218 p.

— *Les trois Personnes*. La dévotion fondamentale d'après saint Augustin. Tournai, Desclée, 1959, 251 p.

Ces deux volumes dus à l'un des meilleurs connaisseurs de la pensée augustinienne, sont complémentaires. Le premier brosse un vaste tableau des principes théologiques de l'augustinisme, groupés autour du rôle de la Trinité, du Christ et du Saint-Esprit pour l'ascension de l'âme vers Dieu, et ordonnés à la lumière des grandes œuvres de l'évêque d'Hippone. Le second est consacré tout entier aux textes commentés dans le premier, précédés d'une courte notice introductive. D'où l'intérêt de ces deux volumes, à la fois initiation des plus claires à la spiritualité de saint Augustin et anthologie des plus précieuses. Une seule ombre, les remarques désobligeantes et erronées de l'auteur sur l'augustinisme des Réformateurs. Ouvrage à recommander à qui veut connaître la doctrine de saint Augustin par le dedans et s'en nourrir.

SAINT IGNACE : *Lettres*. Traduites et commentées par Gervais Dumeige, S. J. Paris, Desclée De Brouwer, 1959, 527 p. Collection Christus. Textes.

Avec ce choix judicieux de deux cents lettres, le lecteur pourra se familiariser non seulement avec les soucis et les directives spirituelles caractéristiques de la personne et de l'œuvre de saint Ignace, mais aussi avec ses nombreux correspondants, dont beaucoup ont une responsabilité dans le nouvel ordre. Chaque lettre est remarquablement introduite par le P. Dumeige. On découvrira en lisant ce recueil ces traits d'humanité et de profonde charité d'Ignace, si souvent méconnus.

SAINT IGNACE : *Journal spirituel*. Traduit et commenté par Maurice Giuliani, S. J. Desclée De Brouwer, Paris, 1958, 147 p. Collection Christus. Textes.

Texte à peu près inconnu du public de langue française, le Journal de saint Ignace est formé de deux cahiers de notes datées de 1544 et 1545, qui ne se rapportent pas à des événements extérieurs de la vie du fondateur de la Compagnie de Jésus, mais à la quête de Dieu menée par une âme, à laquelle on ne peut refuser la grâce mystique. Un tel document est en lui-même difficile ; on saura gré au traducteur de l'avoir fait précéder d'une substantielle introduction historique et doctrinale. Témoignage éclairant de la relation étroite et vécue entre la contemplation et l'action ; magnifiquement édité, suivi de l'opuscule sur la « Délibération sur la pauvreté ».

GUILLAUME DE SAINT-THIERRY : *La contemplation de Dieu. L'oraison de Dom Guillaume*. Introduction, texte latin et traduction de Dom Jacques Hourlier, moine de Solesmes. Paris, Les Editions du Cerf, 1959, 158 p. Sources chrétiennes, 61. Textes monastiques d'Occident, II.

Ces deux textes autrefois attribués à saint Bernard n'avaient pas été publiés par le P. Déchanet dans son choix d'œuvres de Guillaume de Saint-Thierry, et pourtant leur importance n'est point négligeable pour la compréhension de l'amour dans la spiritualité médiévale et surtout celle du XII<sup>e</sup> siècle. Derrière de telles élévations, il y a une conception des rapports entre Dieu et l'homme et une doctrine anthropologique originale qui puisent leur bien soit chez saint Augustin, soit chez les Pères grecs, d'où l'intérêt de cette synthèse si différente de celles qui verront le jour au XIII<sup>e</sup> siècle. Dom Hourlier a su fort bien rendre ces textes attachants ; puissent de nombreux écrits de cette période être édités, traduits et annotés avec autant de soins et de sympathie, pour permettre une appréciation exacte du XII<sup>e</sup> siècle.

EKKEHARD KRAJEWSKI : *Leben und Sterben des Zürcher Täuferführers Felix Mantz*. Kassel, Oncken Verlag, 1957, 162 p.

Les études et les éditions de textes dues notamment à L. von Muralt, à F. Blanke et O. Farner ont mis en lumière l'importance du mouvement anabaptiste et ses incidences sur la Réforme à Zurich. La vie de Felix Mantz, initiateur de l'effervescence avec Konrad Grebel, s'achèvera par une condamnation à mort et une exécution par noyade dans la Limmat le 5 mars 1527, qui font de lui le premier martyr dans un pays protestant (p. 149). Sur les épisodes marquants de cette existence agitée, les brouilles et les rapprochements avec Zwingli, les relations possibles avec Thomas Müntzer, les tournées de propagande dans les cantons, les emprisonnements, M. Krajewski apporte des vues nuancées et pénétrantes, dont l'ensemble forme une contribution appréciable à notre meilleure connaissance de cette période si troublée.

JAN J. KIWIET : *Pilgram Marbeck. Ein Führer in der Täuferbewegung der Reformationszeit*. Kassel, Oncken Verlag, 1957, 174 p.

Consacré également à l'anabaptisme, cet ouvrage est voué principalement à une présentation systématique des idées développées par Marbeck dans de nombreux écrits composés à Strasbourg, où il résida dès 1528, après avoir quitté son Tyrol natal. Son influence fut considérable sur de larges milieux de l'Allemagne du Sud. La partie biographique, beaucoup plus réduite, restitue néanmoins avec bonheur la figure d'un personnage à la fois déconcertant et attachant.

WALTER DELIUS : *Geschichte der irischen Kirche, von ihren Anfängen bis zum 12. Jahrhundert*. München-Basel, Ernst Reinhardt Verlag, 1954, 176 p.

Solidement appuyé sur une documentation ample et précise à la fois, l'auteur décrit le développement de l'Eglise en Irlande, de Patrick (mort en 461) au mouvement de réforme du XII<sup>e</sup> siècle. L'œuvre de Colomban et de Gall apparaît ainsi comme un moment particulier, une phase de l'effort si remarquablement étendu dont bénéficiera pendant des siècles l'Europe continentale. L'inventaire dressé par M. Delius touchant la spiritualité, la théologie, l'art, s'il n'apporte pas d'éléments originaux, frappe par les richesses qu'il recèle et par la clarté d'un exposé soigneusement mis au point.

LOUIS CHAIGNE : *Revêtue des armes de lumière*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1958, 152 p.

Avec une sympathie chaleureuse qui n'exclut pas la sobriété, ces pages retracent la vie de Léontine Jarre, Lyonnaise de bonne famille, devenue en religion Mère Marguerite-Marie du Sacré-Cœur (1830-1892). La fondation du Carmel Saint-Joseph, œuvre d'apostolat à laquelle elle se consacra totalement, aujourd'hui répandue en Europe, au Proche-Orient et en Afrique, offre un témoignage remarquable de fidélité maintenue à travers de redoutables obstacles.

HANS URS VON BALTHASAR : *Le cœur du monde*. Bruges, Desclée De Brouwer, 1956, 242 p.

Treize méditations, admirablement traduites, inspirées par la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, et aussi éloignées que possible de certaine mièvrerie justement suspecte. Le P. von Balthasar donne expression, avec le talent qu'on lui connaît, à deux visées dont le Christ est la source plus encore que l'objet : l'élargissement aux dimensions cosmiques de la Parole créatrice, et la relation personnelle, subjective au sens le plus positif, du Maître avec ses disciples. Le langage de l'auteur rejoint une christologie d'une pureté exemplaire, élégamment dépourvue de toute technicité, bien propre à enrichir la méditation et la réflexion.

JACQUES LECLERCQ : *Mère de notre joie*. Tournai, Casterman, 1959, 112 p.

Cherchant à alimenter la piété mariale, l'auteur est conscient des déviations fâcheuses auxquelles donne lieu une dévotion superficiellement sentimentale. C'est pourquoi il fonde sa longue méditation sur la reconnaissance de la souveraineté de Dieu et de Jésus-Christ, Marie ne pouvant être exaltée pour elle-même (p. 104). Les difficultés que provoquent d'incontestables excès, dans l'Eglise romaine, sont repérées avec une finesse qui mérite l'approbation, et qui donne le ton à l'ensemble de ce petit volume digne d'intérêt.

HENRI ETIENNE DU BOIS : *Die Gestaltung des Gottesdienstes*. Zürich, Zwingli Verlag, 1958, 24 p. Kirchliche Zeitfragen, 46.

Dans le cadre réduit d'une conférence, l'auteur présente d'abord un raccourci historique qui permet une comparaison en survol des structures liturgiques utilisées dans l'Eglise ancienne puis à l'époque de la Réforme. La seconde partie est consacrée à des remarques de portée générale sur la signification, la nature et les limites du renouveau liturgique auquel nous assistons dans toutes les grandes confessions chrétiennes.



BJARNE SKARD : *Die Inkarnation*. Stuttgart, W. Kohlhammer, 1958, 138 p. *Forschungen zur Kirchen- und Geistesgeschichte*, VII.

Suite de leçons extraordinairement claires sur le dogme christologique que l'auteur, l'évêque norvégien Skard, considère comme le dogme central non seulement de l'Eglise primitive, mais de la théologie chrétienne actuelle. Il entreprend d'en montrer les origines, puis le développement dans les témoignages apostoliques dans le contexte des conflits entre l'ébionisme et le docétisme, dans la théologie du Logos avec les déviations modalistes et adoptianistes. Il l'analyse ensuite à travers les formulations de Nicée et les oppositions des apollinaristes et des ariens, à travers celles de Chalcédoine et les hérésies monophysites et nestoriennes, pour conclure par un commentaire du symbole dit d'Athanase. Ces quelques chapitres valent beaucoup de gros ouvrages.

JACQUES MARITAIN : *Pour une philosophie de l'histoire*. Traduit de l'américain par Mgr Charles Journet. Paris, Editions du Seuil, 1959, 190 p.

Après une critique serrée et fondée des diverses philosophies de l'histoire, Maritain en reprend les structures à la lumière de l'éthique, sans les confondre avec celles d'une théologie de l'histoire, tout en montrant que le judéo-christianisme est le seul climat véritable dans lequel puisse se développer une réflexion sur les lois de l'histoire (par exemple, celle du double progrès contrastant : ivraie-bon grain). Ces lois tiennent compte dans la diversité de leurs genres du statut de l'homme (nature pure, déchue, rachetée) et se fondent sur une élimination de la loi comtienne des trois états. La philosophie de l'histoire étudie donc les rapports entre Dieu et l'histoire, entre la liberté divine et la liberté humaine, le problème du mal et de son expiation.

*La philosophie passe au Christ*. L'œuvre de Justin : Apologies I et II, Dialogue avec Tryphon. Textes présentés par ADALBERT HAMANN, o. f. m. Paris, Ed. de Paris, 1958, 365 p. Collection Ictus, 3.

Reprenant en général la traduction des *Pères apostoliques* de Hemmer-Lejay, ce troisième volume paraît encore plus bâclé que le premier : incohérence du système de références, absence de références pour une partie des rubriques de la table analytique, illustration hétéroclite, etc. Dommage !

*Umanesimo e simbolismo*. Archivio di filosofia, direttore Enrico Castelli. Padoue, CEDAM, 1958, 317 p., 32 pl.

Ensemble très riche d'exposés sur la fonction du symbole en général et d'études particulières de quelques représentations symboliques dans les arts et les lettres de la Renaissance, ce recueil apporte une contribution intéressante à l'étude d'un problème aussi important pour l'histoire de notre civilisation que pour la philosophie elle-même. Signalons au lecteur de langue française qu'à côté de textes en italien et en allemand, il en trouvera un bon nombre dans sa langue, dus à Henri Gouhier, Robert Klein, Pierre Mesnard, André Chastel et Robert Volmat.

*La diaristica filosofica*. Archivio di filosofia, direttore Enrico Castelli. Padoue, CEDAM, 1959, 254 p.

Les notes d'Henri Gouhier sur la dimension autobiographique des *Pensées* de Pascal justifieraient à elles seules l'intérêt qu'on trouvera à lire ce recueil consacré au journal philosophique, ce qui nous vaut des études sur Rousseau (par Pierre Burgelin), Maine de Biran (par H. Gouhier), Kierkegaard, Nietzsche, Rimbaud (par Robert Klein) et Berdiaeff. La seconde partie présente quelques pages inédites des « journaux » de Gabriel Marcel, de Jean Guitton, d'Enzo Paci et d'Ernesto Grassi.



RENÉ MUGNIER : *Le problème de la vérité*. Paris, Presses universitaires de France, 1959. Collection « Initiation philosophique », 40. 100 p.

L'auteur s'est fait connaître par des études sur la pensée d'Aristote. Ici, il commence par distinguer au niveau psychologique et scientifique les notions voisines de vérité et de certitude, qu'il oppose à l'erreur et à la croyance. Dans la partie consacrée à la métaphysique, il réhabilite un dogmatisme dit « critique », proche du thomisme et destiné à combattre Kant. Un survol de seconde main de Bergson, de Husserl, et du pragmatisme amène à des conclusions sur les rapports entre la vérité, la liberté et la charité, qui manquent de netteté.

VLADIMIR JANKELEVITCH : *Henri Bergson*. Paris, Presses universitaires de France, 1959. Collection « Les grands penseurs ». 300 p.

A cette collection dont nous avons signalé en détail les ouvrages déjà parus s'ajoute la réédition de ce livre fameux sur Bergson, qu'on lira ou relira en admirant autant la justesse de l'interprétation que la richesse des commentaires. Le texte original a subi une refonte, et surtout des adjonctions. L'auteur nous annonce de plus son intention de réécrire entièrement tout l'ouvrage, destiné pour l'instant à commémorer à sa manière le centième anniversaire de la naissance de Bergson.

JACQUES BURDET : *La danse populaire dans le Pays de Vaud sous le régime bernois*. Bâle, G. Krebs, 1958, 208 p.

Ecrits d'une plume alerte, les chapitres de ce volume bien présenté décrivent successivement les occasions, les lieux, les formes de la danse, puis les musiciens (ménétriers) et les instruments qu'ils emploient. La période envisagée (1536-1798) est ponctuée par les nombreuses ordonnances prises par MM. de Berne, où l'extrême sévérité du début, liée à l'introduction de la Réforme, se tempère dès le XVIII<sup>e</sup> siècle d'un modeste libéralisme. Les registres des Consistoires, patiemment examinés par l'auteur, lui ont offert une mine de renseignements qu'il utilise avec perspicacité, évitant le piège de l'anecdote pour relever ce qui est vraiment significatif.

ARMAND PAYOT : *L'Offrande du Berger*. Genève, Labor et Fides, 1959, 76 p.

On a réuni ici huit contes pour Noël, où s'affirme le talent d'un pasteur trop tôt enlevé à l'affection de ses amis, qui seront heureux de garder ces pages à côté des œuvres dramatiques déjà connues et appréciées.